

L'Abuille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

ELMORE DUFOUR, Président.
E. A. ANDRIEU, Administrateur-Délégué.

Bureaux: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Registered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE
RENTES, VENTES, LOCATIONS, ETC.,
QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE
10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE
PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 21 septembre 1912.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O. Lane.

7 h. du matin.....	74	21
Midi.....	85	28
3 P. M.....	88	25
6 P. M.....	85	25

Fahrenheit. Centigrade

SOMMAIRE.

- 2^{me} PAGE.
Le Portrait inachvé.
Gagnon, Anatole France, de Feuilletton.
- 3^{me} PAGE.
Feuilleton.
- 4^{me} PAGE.
L'actualité.
Un Pari. Max et Alex Fischer
l'Académie française.
Feuilleton.
- 5^{me} PAGE.
Faits Divers.
- 6^{me} PAGE.
L'Écriture de Bobby.
Le Dernier Tambour.
Ce qu'on chasse dans la Brousse.
- 7^{me} PAGE.
Mondanités.
Paine d'Enfant.
P'taisirs d'Été. Jeanne Bolène.
L'Habitude. Léo Claretie.

La situation dans les Balkans.

Depuis quelques semaines, depuis quelques jours surtout, le baromètre politique monte et descend dans les pays balkaniques avec une vitesse extraordinaire et une irrégularité déconcertante. Le matin, il indique beau temps, c'est-à-dire la paix, le règlement graduel de toutes les questions pendantes. À midi, changement complet : c'est la guerre à courte échéance, des troubles qui vont englober toute la péninsule balkanique et même menacer la paix européenne. Le soir, nouveau changement : l'horizon s'éclaircit.

Ces indications quelque peu désordonnées répondent-elles à la réalité de la situation et faudrait-il se ranger à l'avis de ceux qui, depuis quarante-huit ou soixante-douze heures, répandent un peu partout des

nouvelles d'un pessimisme aigu et qui prédisent, à bref délai, la guerre dans les Balkans? Nullement. Que la situation soit extrêmement grave sur plusieurs points de la péninsule, personne ne le nie et ne peut le nier : que les Turcs se trouvent aux abois, politiquement, économiquement, administrativement, et ne sachant plus où donner de la tête, c'est absolument certain ; que l'effervescence des esprits grandisse en Bulgarie et que le peuple bulgare réclame à grands cris la guerre contre la Turquie ; que les Serbes protestent contre la mansuétude de leur gouvernement à l'égard de la Turquie ; que les Albanais, poussés par une influence étrangère ou non, persistent dans leur révolte et continuent à commettre des déprédations et à répandre la terreur partout où leurs bandes passent ; que la situation des habitants chrétiens en Macédoine, en vieille Serbie, en Épire, soit des plus critiques ; que les incidents de frontière du côté du Monténégro, du côté de la Grèce, continuent ; que les Kurdes recommencent à massacrer les Arméniens et à piller leurs villages ; que les grecs c'est la dernière nouvelle — indignés, révoltés contre les autorités turques, qui laissent commettre des crimes inouis en Épire, en Macédoine, en Thrace, crimes dont les seules victimes sont les populations grecques de ces provinces, organisent des meetings monstres à Athènes et dans d'autres villes du royaume, tout cela est parfaitement exact et constitue une grave menace pour la paix balkanique.

On peut croire, cependant, que tout cela n'aboutira pas forcément à la guerre du moins pour quelque temps encore. L'Europe, les grands potentats qui dirigent la politique européenne — ministres ou souverains — les peuples, tant occidentaux qu'orientaux, sont fonderment pacifiques, même ceux qui, par leurs cris, paraissent désirer la guerre.

L'Europe fera donc "tout son possible" pour amener un "modus vivendi" quelconque dans les graves conflits qui sont à l'ordre du jour en Orient. Le grand danger, c'est à l'heure qu'il est, le conflit turco-bulgare. Mais ceux qui croient que la guerre éclatera à bref délai oublient qu'il existe à Sofia un homme qui, "à lui seul," forme un solide boulevard contre lequel se sont brisées dix fois, vingt fois, jusqu'à présent, toutes les volontés et les décisions guerrières en Bulgarie. Le Roi Ferdinand, éminent homme politique comme Cobourg, sait rester calme et pacifique, comme Cobourg encore, en face des tentatives belliqueuses de son peuple. Depuis plusieurs années, le roi Ferdinand a su par des moyens pacifiques obtenir ce qu'une guerre, même heureuse, n'aurait pu procurer au peuple bulgare. N'est-ce pas le Roi Ferdinand qui a prononcé cette grande parole, il y a quelques jours, qu'"une bonne armée, c'est un moyen d'obtenir "par la paix" ce qu'on aurait espéré de gagner par la guerre"? Parole profonde qu'il a su déjà appliquer à plus d'une reprise, depuis qu'il règne sur le peuple bulgare.

Correspondant de la "Daily Chronicle" à Vienne signale à ce journal l'existence d'une quadruple alliance militaire entre la Bulgarie, la Serbie, la Grèce et le Monténégro.

Cette alliance qui aurait un caractère offensif et défensif serait dirigée contre la Turquie et naturellement menacerait la paix des Balkans.

UN PARI

Je passais, hier matin, boulevard des Capucins. Au coin de la rue Le Peletier, j'ai aperçu mon vieil ami Duchoux, le très honorable notaire de Compiègne.

—Tenez, Duchoux, j'ai des choses à vous dire. —Tu es donc Parisien, aujourd'hui, mon vieux? —Hé oui, mon vieux, je suis Parisien aujourd'hui.

La conversation s'est engagée. Nous avons parlé de choses et d'autres.

J'ai bientôt avisé un volumineux paquet que Duchoux tenait sous le bras, et qui semblait beaucoup l'embarasser.

—Et que cache-t-il de si encombrant dans ce papier gris, ce bon Duchoux? —ai-je demandé.

—Ce que je cache dans ce papier gris, mon vieux? Deux choses — m'a répondu Duchoux — deux choses que je viens d'acheter chez un armurier : une boîte de pistolets et une carabine.

Sur le ton le plus naturel du monde, il m'a expliqué :

—Oui, mon vieux, une boîte de pistolets et une carabine : je compte, en effet, me battre en duel demain matin avec un certain Jules Carré qui m'a grossièrement injurié hier au Café du Cercle, devant témoins ; et je pense aller tirer, l'après-midi, quelques lapins à l'orée de la forêt, si le temps le permet.

Je ne sais si vous connaissez Duchoux, le gros Duchoux.

—Si vous ne le connaissez pas, sachez que c'est l'homme le plus maladroit qui ait jamais existé à la surface du globe.

À l'annonce de ces projets — de ces projets qui, formés par lui, étaient pour le moins imprévisibles — je n'ai pu m'empêcher de pointer.

—Ah ! non, tu en as de drôles, mon vieux, ah ! non, tu en as d'imprévisibles ! Toi, toi, toi, Duchoux, tu vas te battre en duel ! toi, toi, toi, Duchoux, tu deviens chasseur ! Ha, ha, ha ! je connais un particulier qui parierait volontiers cent francs que, demain soir, ton adversaire, ton Jules Carré, se portera aussi bien qu'aujourd'hui et qu'il n'y aura pas un lapin de moins dans la forêt !

Duchoux m'avait d'abord regardé ricaner d'un air méprisant, de l'air de dire : "Si tu savais ce que tu parais stupide, mon pauvre vieux, lorsque tu ris comme ça ! si tu le savais ! non, tu ne l'en fais pas une idée !" Subitement, il a haussé les épaules :

—Tu paraisais... tu paraisais... a-t-il grogné sur un ton pinocé — eh bien, soit, c'est entendu après tout... si tu te sens de parler, parle ! Parions ! Vas-y, raquette tes cinq louis !

En affirmant "je connais un particulier qui parierait volontiers cent francs que le gros Duchoux me récompenserait de ce pari", j'ai risqué ces cinq louis. L'occasion s'offrait de gagner un billet de cent francs, pendant que l'acrobate se disputait avec son adversaire sans fatiguer. Abusant de la situation, j'ai accepté.

—Entendu, topé là !

—Ou n'a rien de plus de chances parfois ; et sa vérité, même lorsque l'opinion est tout à fait

OPERA FRANÇAIS.

L'incertitude qui régnait au sujet de la saison d'Opéra 1912-13 est définitivement dissipée et les habitudes de notre scène lyrique ont été heureuses d'apprendre, ces jours derniers, que M. Lavoille nous reviendrait très prochainement avec une troupe de premier ordre.

La saison d'opéra commencera de bonne heure cette année, vers la fin d'octobre, pour prendre fin dans les premiers jours de février. Les souscriptions d'abonnement sont ouvertes, et ceux qui n'ont pas encore retenu leurs places peuvent le faire en s'adressant au magasin de musique Werlein, rue du Canal.

Au nombre des artistes engagés par M. Lavoille il convient de citer M. Thureau, fort ténor, un artiste dont la réputation est solidement établie en France ; M. Mies Charpentier et Yerna, chanteuses légères et Mlle Cortez, première Dugazon que notre public a déjà eu l'occasion d'applaudir dans les deux dernières saisons.

Nous publierons très prochainement le tableau complet de la troupe.

Sa force, comme celle de Samson, est dans ses cheveux

Madame Langer (Frau Langer, comme on l'appelle dans son pays) s'intitule elle-même l'"athlète capillaire". Elle assure que personne au monde ne possède des cheveux aussi résistants que les siens. Ses débats dans un music-hall de Berlin furent de reste une révélation sensationnelle.

Jamais acrobate n'avait présenté encore un travail semblable. Suspensée à l'extrémité d'un câble par son chignon, Frau Langer se balançait d'un bout de la salle à l'autre, souriant, s'élevant, faisant des grâces avec une aisance que lui eût certainement envieés Abalon. Ensuite elle se penchait à un trapèze par les jarretes et son jeune fils, qui, à sept ans, est déjà révéillé gymnaste de première force, exécutait des rétablissements en s'accrochant à la chevelure maternelle. Mais le clown de ce numéro extraordinaire était celui-ci :

Le mari de Frau Langer, qui est un homme de taille et de poids moyens, se couche dans un hamac. L'une des extrémités de ce hamac est fixée à un arbre. La robuste Allemande attache l'autre à ses cheveux. Il faudrait déjà une femme d'une certaine force pour tenir la corde avec les mains. On juge de l'effort que l'acrobate doit fournir pour supporter tout ce poids avec son chignon.

Pourtant, elle ne semble pas autrement incommodée. Le cou rigide, les mains sur les hanches, bien arçonnée sur ses jambes, elle imprime au hamac un balancement

Deux hommes tués par la foudre.

D'après une dépêche reçue hier matin M. Rodney Hall, de Houma, Lne, a été tué vendredi soir par la foudre alors qu'il se trouvait à la pêche sur le Dog Lake.

Le même choc a tué M. B. Thériot, de Houma, et blessé M. William James et Frank Wilson, de la Nouvelle-Orléans. Ces quatre hommes avaient passé la journée à la pêche, et voyant venir l'orage s'apprêtèrent à gagner le rivage quand ils virent de la terre leur bateau à été atteint par la foudre. M. M. James et Wilson, qui furent sérieusement blessés, ont pu gagner la rive à la nage.

Des recherches ont été faites pour retrouver le corps des deux victimes de la foudre. Celui de M. Thériot seul a été retrouvé.

M. Rodney Hall était âgé de 35 ans. Il laisse deux frères et deux sœurs.

Tentative de suicide.

Mina Welsendorf, une jeune femme de 19 ans, domiciliée rue Marala 204, a tenté à ses jours l'avant-dernière nuit en absorbant une dose d'acide carbonique. Elle a été secourue à l'hôpital.

TULANE.

Le tableau se lèvera ce soir au Tulane pour l'ouverture de la saison, et à en juger par les pièces qui sont inscrites au programme, cette saison ne le cédera en rien aux précédentes, au contraire la vogue dont jouit le fashionable théâtre de la rue Bienville nira qu'en augmentant.

Pour les débuts, c'est l'amusante comédie musicale "Alma Where do you Live?" qui prendra le théâtre pendant une semaine, et les succès remportés par cette pièce sur les grandes scènes d'Europe et des États-Unis permettront de prédire qu'elle sera bien accueillie par notre public.

L'intrigue de cette pièce se déroule à Paris. C'est un jeune compagnon français qui après avoir hérité d'une fortune considérable se rend dans la capitale, où dès son arrivée il est entraîné dans le tourbillon de la grande ville.

Le livret est des plus amusants, la musique charmante, et est d'autant plus en fait pour passer une agréable soirée.

CRESCENT.

"The Old Homestead" qui a été donné cette semaine au théâtre Crescent a montré une fois de plus, quoique malgré ses 26 ans d'existence, il était toujours aimé et apprécié à la Nouvelle-Orléans.

Aujourd'hui aura lieu la première représentation de "Oklahoma" qui reproduit une scène de la vie dans l'Ouest.

Cette pièce est admirablement montée, les décors sont d'une grande beauté et les artistes sont

ORPHEUS.

La troupe qui cette semaine s'est fait entendre à l'Orpheum a été réellement merveilleuse ; chacun a eu à cœur d'applaudir Lolo the Mystic et The Maid May. La Salle est remplie à chaque représentation.

Demain les "Marion Littlefield's Florentine Singer" se feront entendre dans une quantité de grands opéras et dans des populaires, les voix des artistes sont merveilleuses.

"The Concealed Red" la petite pièce de Graham Moffat est interprétée par une troupe écossaise d'un grand talent. T. R. Barnes et Mlle Bessie Crawford joueront un acte d'une comédie de toute beauté.

"The Revolving Arch", une des nouveautés dans le monde des acrobates sera présenté au public par MM. Kenon, Walsh et Montrose.

OPERA FRANÇAIS.

L'incertitude qui régnait au sujet de la saison d'Opéra 1912-13 est définitivement dissipée et les habitudes de notre scène lyrique ont été heureuses d'apprendre, ces jours derniers, que M. Lavoille nous reviendrait très prochainement avec une troupe de premier ordre.

La saison d'opéra commencera de bonne heure cette année, vers la fin d'octobre, pour prendre fin dans les premiers jours de février. Les souscriptions d'abonnement sont ouvertes, et ceux qui n'ont pas encore retenu leurs places peuvent le faire en s'adressant au magasin de musique Werlein, rue du Canal.

Au nombre des artistes engagés par M. Lavoille il convient de citer M. Thureau, fort ténor, un artiste dont la réputation est solidement établie en France ; M. Mies Charpentier et Yerna, chanteuses légères et Mlle Cortez, première Dugazon que notre public a déjà eu l'occasion d'applaudir dans les deux dernières saisons.

Nous publierons très prochainement le tableau complet de la troupe.



GRACIE DREW, Dans le rôle de Alma, dans la comédie "Alma. Where do you Live?" au Théâtre Tulane.

comme François Ier attirait les peintres italiens en France... c'est bien... Et la petite princesse Kita voulait avoir Mlle Lucie Morel comme une amie, au jour... un semblant de demoiselle d'honneur?... c'est bien... Dans ces conditions, il n'y avait rien de surprenant à ce que Mlle Fernande Morel eût obtenu un congé de son administration, pour accompagner sa petite tante comme un chaperon, puisque cette tante sicut semblait une créature si décidée.

Fernande, d'ailleurs, ne faisait pas partie de la petite cour du maharajah — bien que celui-ci le lui eût offert, dès qu'il sut que cette belle personne était la soeur de Mlle Lucie ; Fernande remercia très respectueusement, mais raisa, disant qu'elle ne commettrait pas une telle indiscretion, qu'elle n'entendait nullement s'imposer.

Elle entendait voyager à part, simplement pour être dans le voisinage de son père et de sa mère, si quelque indisposition leur survenait.

Et, de fait, aussitôt que le paquebot quitta Marseille, Fernande se mit à l'œuvre, l'air d'adresser ses adieux à son père et à Lucie, et on se la vit guère plus durant la traversée. — Un balser le matin et le soir... quelques minutes de conversation au milieu de la journée... et elle laissait son père extérieurement au maharajah et se consacrait à la princesse Kita,

qui ne savait pas plus se passer d'elle qu'autrefois de miss Evans et de Miss.

Quant au maharajah, lorsqu'il n'avait pas d'entretiens politiques avec ses ministres, ou conversations avec Gévolaki, et il le consultait alors secrètement sur la politique, rien ne le délassait comme le bavardage du bonhomme Morel, qui s'était prodigieusement remis de ses soucis... et engraisait. L'adorait la mer... Il adorait au moins autant le riche buffet du paquebot, et avait toujours la conversation la plus pittoresque, la plus joyeuse. Le maharajah s'amusa presque de lui, comme jadis un cavalier de son fou.

Tout en apparence était donc dans le calme, sur le paquebot, ainsi que sur la mer. Tout à fait que gaieté, que sourires, fies repas, soirées de musique ou de danse... Et puisque tout cela divertissait le maharajah, le docteur Gévolaki, dont la carrière consistait maintenant à être bon courtisan, devait trouver tout délicieux — même lorsque le maharajah se plaisait à lui faire galanterie que son fils Stanislas montrait à la ravissante demoiselle d'honneur de la princesse Kita. Il arrivait au souverain de dire à Lucie :

—Mademoiselle, je gage que nous trouverons le moyen de vous retourner à jamais dans vos États !

Mlle Lucie prenait alors son

air le plus naïf, le plus étonné... Et si Stanislas était dans le voisinage, il ne semblait rien comprendre aux allusions du maharajah.

—Comme ces gamins, songait alors Gévolaki avec une rage sourde, ont réussi à se moquer de moi !

Et c'était le sujet, un des sujets, des colloques, plutôt dégringolés, qu'il avait, à la dérobée, avec la princesse Sahadjah — depuis qu'il avait découvert que c'était à la suite de la démarche de celle-ci, à Sannois, que les objections de la bonne Mme Morel avaient été levées : car ceci avait lieu en dehors de lui, sans qu'il eût été même consulté, en cette circonstance, au milieu de ses fébriles préparatifs de départ, il s'imaginait, à chaque instant, qu'il allait voir son Pierre Moreau, terriblement sarcastique et vengeur, se dresser à ses yeux.

Quel besoin... d'avoir emmené ce barbouilleur de tableaux, et ses filles, à Kivani?... Ota-t-il simple, au contraire, de profiter de la hâte avec laquelle s'était organisé le voyage !... presque une fuite !... pour les oublier !... Que tout ce petit monde demeurât en France ! et on se serait bien soucié de ces gens-là, une fois dans l'Hindoustan !

Mais la princesse Sahadjah gardait toute son indépendance de raisonnement en face de ce

terrible homme — qui ne l'était qu'à demi, puisqu'il n'exécrait jamais ses décisions jusqu'au bout !... Elle répondit froidement à Gévolaki qu'elle avait agit avec les plus parfaites habiletés politiques — une double habileté puisque, ainsi, elle tenait le bonhomme Morel et ses deux filles entre ses mains, comme des otages, au cas où Pierre Moreau se mèlerait encore de jeter des traverses sur leur route, et que, d'autre part, c'est à elle que la princesse Kita devait de les posséder.

Mais Sahadjah et son complice n'avaient que de très fatigues occasions de s'entretenir secrètement ; et dans leurs rares instants de liberté, ils sentaient toujours des espions autour d'eux.

Une fois, par exemple, comme ils allaient aborder ce sujet, étant peuchés sur le battage, il y eut soudain un coup de brise qui fit presque chavirer sur ses palans un canot accroché à ses deux. Ils levèrent machinalement la tête ; et, avant que le canot eût repris son équilibre horizontal, ils eurent le temps d'apercevoir une étoffe blanche lamée d'argent.

Quelqu'un était donc là... Par hasard?... On s'était caché pour les écouter?... En tout cas, un Hindou faisait partie de la suite des ministres du maharajah.

Une autre fois, ils allaient s'en-

tenir encore du même sujet, dans le foin, où ils se croyaient bien seuls... Or, comme à ce moment la princesse Sahadjah se regardait dans la glace de sa toilette, elle vit s'y refléter les traits de Matjari — lequel était assis devant la porte du foin... et c'était un jeu de miroirs multiples qui avait amené son image sur la petite glace de la princesse.

Donc, on les serrait de près.

Et ce n'était pas seulement la jalousie des ministres hindous qui répandaient autour d'eux une atmosphère d'espionnage.

Il y avait deux individus à bord, à qui l'on ne pouvait reprocher d'exercer cette besogne d'espion, puisque c'était leur métier : le maigre William Perkins et son rubicond omarade Johnnie.

Ces messieurs, selon le légendaire caractère britannique, ne se reconnaissaient nullement comme battus dans l'affaire des deux faires. Évidemment, ils n'avaient pas réussi à s'emparer d'eux... et, à Scotland-Yard, on avait en la persuasion qu'ils allaient suivre leur piste à travers la Suisse... à travers le Tyrol... à travers tout le monde oriental et que plus ils s'éloignaient des pays civilisés, plus ils auraient de liberté pour accomplir leur tâche.

Scotland-Yard leur avait envoyé immédiatement tous les fonds nécessaires en demandant s'ils voulaient du confort ?...

Et déjà Johnnie faisait quelque peu la grimace : car un tel programme les avait entraînés dans des régions où son estomac aurait certainement périé.

Hélas ! William Perkins est l'idée géniale que se serait beaucoup plus simple d'aller cueillir messieurs les faquires eux, où ils rentreraient, immanquablement, par le Taik-san, le plateau de Pamir, et le Thibet.

De cela William Perkins avait eu son idée quand il avait pu saisir de son oeil deux douzaines de bouteilles de gin, plus une douzaine de bouteilles de whisky, et autant de brandy !

Et comme le maharajah, qu'il devait tenir un contrat de ses projets, lui faisait observer que c'était bien grand l'Inde... William Perkins répondit qu'il y avait beaucoup d'eau dans une rivière et encore plus dans la mer, et que, cependant, un pêcheur habile à préparer ses appâts, prend toujours son poisson.

Et William Perkins avait, entre les mains, un appât fameux ! — Combien devait être précieux ce corneil de laque, pour que les deux faquires, au lieu de s'en servir pour se rafraîchir, fussent perdus pendant un mois dans l'Inde, et de remonter le fleuve jusqu'à Calcutta !

Car, dans l'Inde, il n'était plus question de supercherie, de comédie... Et si les deux faquires avaient réussi à voyager aussi vite par terre avec quelque cargaison que "l'Indoustan" à travers la mer, William Perkins n'aurait été nullement surpris que les gradins fussent sur le qui-vive, au milieu de la foule. Et c'est là que s'engagerait, évidemment, une de ces lasses de race policière, dont les Anglais sont fiers comme du plus passionnant des sports.

deux gradins voulaient le savoir. Et c'est William Perkins qui avait rédigé, pour les grands journaux anglais, d'où elle se répandait dans les journaux de monde entier, la nouvelle que le corneil de laque, objet de saisié, avait été rendu à la troupe d'Hindous qui l'exposait à Londres. Le corneil, et toute la troupe, voyageaient à bord de l'"Indoustan", sous la haute protection de son Altesse le maharajah de Kivani ; et le corneil avait pris place parmi les bagages particulièrement respectés du souverain !

Simple pièce à conviction, simple appât, que les détectives ramenaient ainsi dans l'Inde !... Mais, pour tout ce qui obéissait à la loi de Brahma, Vickson, Bivane, objet précieux, dont on avait par le téléphone sans fil, qu'un nombre considérable d'Indous viendraient le recevoir à Calcutta !

Car, dans l'Inde, il n'était plus question de supercherie, de comédie... Et si les deux faquires avaient réussi à voyager aussi vite par terre avec quelque cargaison que "l'Indoustan" à travers la mer, William Perkins n'aurait été nullement surpris que les gradins fussent sur le qui-vive, au milieu de la foule. Et c'est là que s'engagerait, évidemment, une de ces lasses de race policière, dont les Anglais sont fiers comme du plus passionnant des sports.